

surprenant qu'agréable, devant lequel un petit nombre d'artistes et de critiques s'arrêtent, mais devant lequel aussi la foule passe indifférente ou moqueuse. Ce tableau est d'un Allemand, M. Uhde. Il a pour titre : *Laissez venir à moi les petits enfants*.

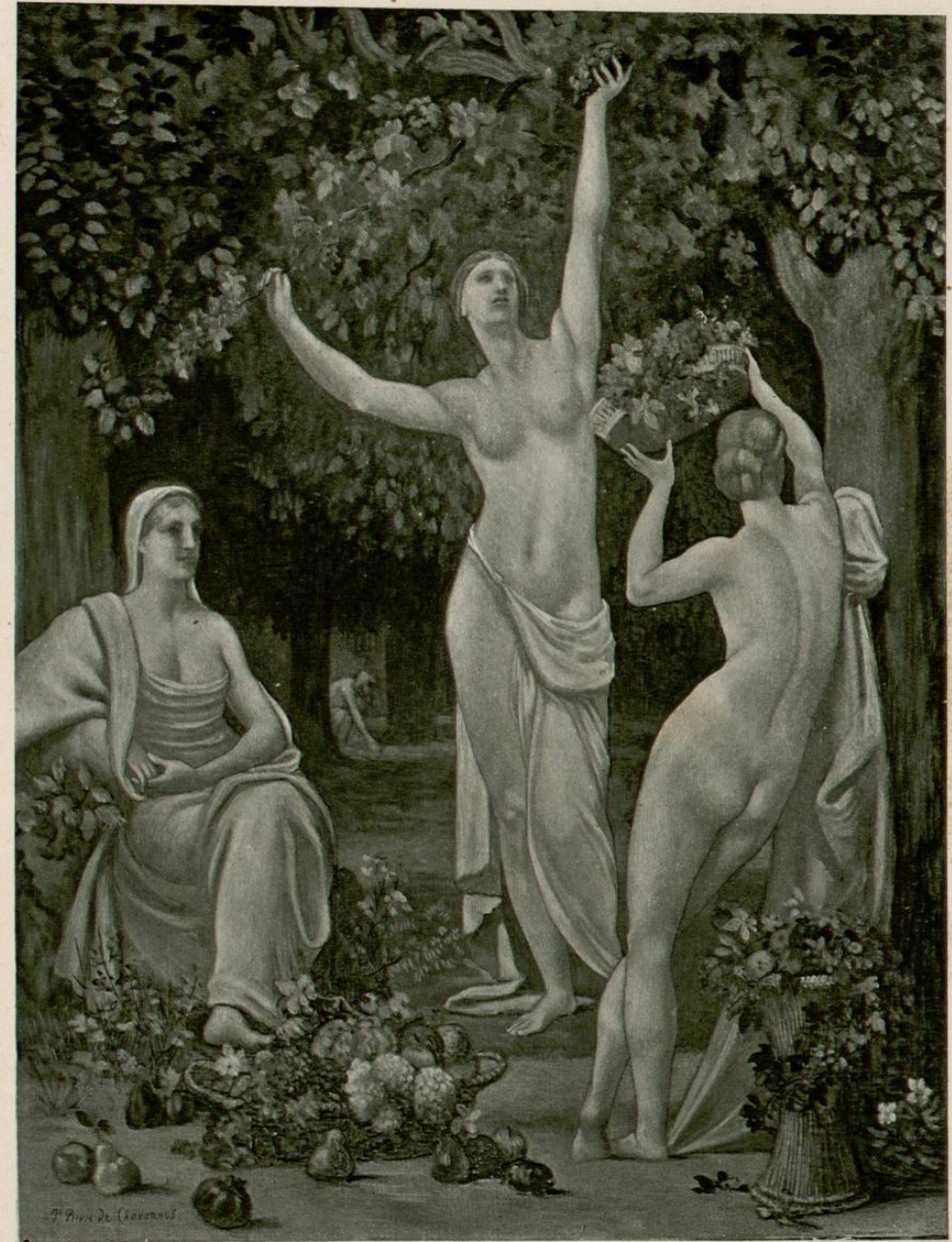
C'est le Christ naturellement qui prononce ces paroles évangéliques; mais un Christ étrange, un Christ contemporain. C'est en effet, à notre époque, dans une chaumière des environs de Munich, que se passe cette scène quelque peu légendaire. Le Christ, habillé d'une longue robe bleue, est assis dans une salle carrelée, aux murs blanchis, au mobilier presque rudimentaire, qu'éclairent de grandes baies vitrées à la mode du pays. C'est en cette place, assez peu conforme aux textes sacrés, que quelques parents pauvrement vêtus lui amènent leurs petits enfants, attifés comme si l'on était allé les chercher à l'école.

Le sujet est étrangement choisi, direz-vous, et bizarrement interprété, j'en conviens. Je reconnaitrai en outre que la coloration de ce tableau, grise, froide, plâtreuse, est désagréable pour nos yeux habitués à de plus chaudes harmonies. J'irai plus loin encore, je déclarerai que l'abus extraordinaire des reflets, auquel se livre M. Uhde, compromet singulièrement la solidité de ses personnages et leur donne un faux air de lanternes allumées. C'est, je crois, faire la part aussi large que possible à la critique.

Mais, d'autre part, ce Christ enfermé dans sa longue robe de chambre bleue a, dans son maintien, dans son attitude, dans ses traits, un tel air de grandeur à la fois triste, malheureuse, résignée, et cependant remplie de bonté et d'ineffable tendresse, qu'il est impossible de ne pas se sentir attiré vers lui. Les enfants admis à le contempler expriment si bien les sentiments qui nous pénètrent, qu'il est impossible de n'être pas touché par leur étonnement, par leur doute, par leur hésitation. Contemplez leurs petites mines effarouchées à la vue de cette apparition inattendue. Voyez-les à la fois attirés par cette bonté non douteuse, et tenus à distance par la crainte, la timidité et surtout par le respect.



MORLON (A.) - SAUVES.



PUVIS DE CHAVANNES (P.) - L'AUTOMNE

Tout cela est d'une observation étonnante, d'une vérité qui s'impose, c'est le résultat d'une conception supérieure. Voilà pourquoi le tableau de M. Uhde dès qu'on l'a compris, dès qu'on l'a senti, devient, en dépit même de ses défauts, absolument inoubliable.

Peut-être prétendra-t-on que c'est la légende chrétienne qui communique à cette page curieuse l'étonnante émotion que sa contemplation fait naître. Si l'exemple était unique, l'argument aurait sans doute quelque valeur. En dépit du raisonnement et de la philosophie, on ne dépouille jamais complètement le vieil homme, et nous avons été si bien bercés et rebercés de ces évangéliques récits qu'à la rigueur, on peut croire qu'ils provoquent un écho lointain jusque dans les cœurs les plus émancipés et les plus réfractaires. Mais voilà *l'Automne* de M. Puvis de Chavannes, qui n'a rien, que je sache à démêler avec l'Évangile, et qui, s'inscrivant en faux contre cette prétention, du reste soutenable, produit un presque identique effet.

Contemplons, s'il vous plaît, un instant cet *Automne*. Ne faisons pas comme certains visiteurs qui passent sans se donner la peine de comprendre, et haussent les épaules en s'étonnant de n'avoir pas compris. Ne nous laissons pas détourner par ses colorations pâles qui rappellent la fresque. Faisons abstraction de certains partis pris, de certaines conventions voulues. Disons-nous que la peinture n'a pas pour but suprême de reproduire littéralement des choses qu'on voit journallement. Souvenons-nous que les héros de Sophocle et de Corneille n'ont pas la même allure et ne parlent pas le même langage que le reste des hommes, et que cependant ils n'en sont pas moins fort humains et, qui plus est, très grands. Ceci dit, étudions ce petit tableau; absorbons-nous dans sa contemplation, comme s'il datait d'une autre époque, et tenons pour certain, que nous en sentirons bientôt l'étonnante saveur, que nous en saisirons la persuasive éloquence.

Là encore le sujet est simple. Cet *Automne* se résume en trois

personnages, trois femmes. Une d'elles, celle de gauche, est assise enveloppée dans une draperie gris-bleu; celle de droite, vue de dos et presque nue, reçoit appuyée contre un arbre, les fruits cueillis par la troisième. Cette dernière, debout et vue de face, occupe le milieu de la composition. Voilà ce qu'il nous est permis d'indiquer; mais ce que la plume ne peut exprimer, c'est



LA TOUCHE (G.). *Les infirmes au monastère de Perrou (Orne).*

le calme, c'est la sérénité qui se dégagent de cette scène primitive; c'est le rêve, l'hallucination qui, dès qu'on la contemple un instant, nous saisissent et nous transportent dans un monde nouveau, dans des sphères supérieures. C'est le sentiment de paix et de grandeur qui vous émeut et vous retient.

De M. Puvis de Chavannes à M. Henner, la distance est assurément énorme. Ils se trouvent presque, comme conception et



LEFEBVRE-LOURDET (M.) - DAVID - CALMANT LES FUREURS DE SAÛL.